

UN FRANÇAIS EN AMERIQUE Pendant la Guerre de Secession

AVANT-PROPOS

Nous publions ci-dessous une relation extrêmement intéressante ayant trait à un épisode peu connu du siège de la Nouvelle-Orléans pendant la guerre de Sécession, et dont M. Charles Heidsieck, fondateur de la grande maison de champagne de Reims, a été le héros. L'auteur, Madame Changeux, fille de M. Heidsieck, a gracieusement consenti à ce que l'Abécille insère dans ses colonnes ce document inédit et extrêmement attachant. — Rédaction.

Le 11 Avril 1860, un Français, Charles Heidsieck, débarquait à Boston. Il venait pour la troisième fois aux Etats-Unis pour travailler sur cette terre débordante d'activité, jeune et féconde, au développement commercial de la maison de vins de Champagne dont il était le chef.

C'était à une heure critique pour la République Américaine; et une fiévreuse agitation avait remplacé l'industrielle activité qu'il avait admiré dans ses premiers voyages. Peu de marchandises sur les quais, mais par contre, des groupes de volontaires faisaient l'exercice, ou défilaient dans les rues de la ville en poussant de bruyants hurrahs. Partout les couleurs de l'Union étaient déployées, sur le fronton des monuments publics comme sur la tête des chevaux ornés de petits drapeaux en trophées; témoignages précieux d'une crise terrible.

La guerre venait d'être déclarée entre les Etats du Nord et les Etats du Sud, et cette guerre fratricide, en même temps qu'elle compromettait l'existence d'un grand peuple, amenait une formidable crise économique.

C'était pour parer aux difficultés que créait cette situation pour ses intérêts commerciaux, que Charles Heidsieck venait dans ce pays où ses premiers voyages lui avaient créé de brillantes relations et de chaudes amitiés.

En abordant ce rivage qui lui avait été à deux reprises amical et hospitalier, il savait trouver une situation troublée; mais il ne se doutait pas qu'il serait un des acteurs du drame qui se préparait, et que, emporté par le fatal tourbillon, il en deviendrait une des victimes. Il ne savait pas qu'il aurait à défendre en face de la force brutale l'honneur de la France, et qu'il paierait de sa fortune et de sa liberté, la vaillance et la hardiesse de son attitude!

Aux grands jours que nous venons de vivre, alors que les Etats-Unis sont venus à la France avec un élan qui rappelle celui des Français d'antan allant conquérir et défendre l'indépendance Américaine, il m'a semblé que les épisodes mouvementés du voyage d'un citoyen Français à l'époque la plus troublée de l'histoire de la République Américaine ne manqueraient pas d'intérêt.

On pardonnera à la piété filiale, complétant par de très précis souvenirs les documents précieux gardés dans la famille, de chercher à faire revivre une intéressante figure et un noble caractère. Les récits colorés du cher voyageur, gravés en traits ineffaçables dans ma mémoire, joindront leur intérêt à celui des données historiques qu'ils éclaireront et animeront. J'y ajouterai sur les faits et les moeurs, des appréciations et des vues qui, venant d'un témoin impartial et bienveillant, auront leur valeur. Les jugements moins absolus que ceux d'historiens indifférents ou passionnés, donneront une note juste et vraie sur des coutumes et des traditions et des faits trop peu connus dans notre pays.

Que ces pages soient donc à la fois un hommage à une mémoire vénérée; un geste amical à l'Amérique alliée qui nous tendit la main à l'heure du péril; et un salut d'amour à la Patrie dont ce vrai Français tint aux Etats-Unis le drapeau haut et ferme, au milieu de con-

flit des intérêts, du choc des passions et du bruit des armes.

PREMIERS VOYAGES

Charles Heidsieck, chef d'une maison de Champagne de Reims, avait trente-sept ans en 1860. Né à Reims de parents français, marié depuis 1850 à Mademoiselle Amélie Henriot de la haute bourgeoisie de cette ville, il avait alors cinq enfants.

Jeune et actif, il avait porté son activité et son initiative commerciale dans des régions nouvelles jusque là oubliées par les concurrents. Les Etats-Unis, où il avait trouvé d'intelligents collaborateurs, lui étaient devenus un meilleur champ d'action, et sa maison en avait reçu un important développement. Il était le premier chef de maison qui, de Champagne, fut venu personnellement représenter en Amérique cette grande et belle industrie Française; et les Américains, flattés dans leur amour-propre national, lui avait fait dès son premier voyage un accueil empressé, qui se transforma au second en accueil presque enthousiasmé.

Charles Heidsieck avait tout ce qu'il fallait pour répondre à cette sympathie. Grand et élancé, son aspect distingué et sa belle physionomie prévenait en sa faveur. Il était instruit, beau causeur, et l'intelligent commerçant était doublé chez lui du loyal gentilhomme.

Les Américains, conquis et charmés, en voulurent faire l'un des leurs. "Notre Charlie," écrivaient les journaux, "Notre Charlie nous est revenu légal." Les publications illustrées reproduisirent son portrait, chose rare en ce temps là—de grandes soirées se donnèrent en son honneur dans les principaux hôtels de New-York; les "Revue" donnaient en gravures sur bois la reproduction de ces fêtes brillantes, et énuméraient les personnalités venues pour serrer la main à leur favori.

Au milieu de ces manifestations bruyantes et forcément éphémères, Charles Heidsieck avait trouvé mieux qu'un succès commercial et mondain: il avait rencontré de vrais amis, cœurs vaillants qui à l'heure de l'épreuve montrèrent une rare noblesse d'âme et une persévérance de dévouement à toute épreuve.

New-York, au second voyage que fit notre héros, ne fut pour lui qu'une étape. Il parcourut et visita la Géorgie, la Floride et la Louisiane. Dans ces régions de l'Amérique du sud, il retrouvait presque des compatriotes: des Américains qu'une période de cinquante ans à peine séparaient du temps où ce pays était encore France, et qui, dévoués de toute leur âme à la grande Amérique, gardaient néanmoins au cœur l'amour du "Vieux Pays."

Chez les riches planteurs qui dans leurs vastes domaines cultivaient surtout le coton et la canne à sucre, la vie était à la fois simple et large, l'hospitalité généreuse. La famille y avait conservé le lien tout spécial à la famille française.

Mais un mal social implanté depuis des siècles rongea au cœur cette société si charmante par ailleurs: j'ai nommé l'esclavage. L'Amérique du Nord aussi avait des esclaves, et c'est même là qu'ils avaient la vie la plus dure, là que le mépris se faisait plus profond et l'écrasement de la race plus odieuse. Mais ils étaient infiniment moins nombreux et moins nécessaires dans le Nord commercial que dans le Sud producteur. Dans cette dernière région, l'esclavage était comme la clef de voûte de la richesse du pays; les esclaves étaient presque les seuls travailleurs et constituaient en quelque sorte une partie intégrante de la propriété foncière.

Il faut dire d'ailleurs que le planteur brutal et barbare des mélodrames était plutôt rare, parmi les descendants des Français compatriotes du Marquis de Bienville, le grand colonisateur de la Louisiane au XVIII^e siècle—bien plus rare que le maître froidement féroce,

chez "les âpres descendants des durs Puritains de Pensylvanie."

Pendant les longs séjours qu'il fit dans de nombreuses plantations du Sud, mon père vit le plus souvent le maître ami de l'esclave, faisant régner la justice dans ce monde volontier turbulent; réprimandant les excès de zèle des contremaîtres, subordonnés de sang mêlé, qui eux, ne connaissaient pas toujours la mesure à garder.

Dans la plantation, la nourrice des enfants du maître faisait partie de la famille, son fils jouait avec le jeune maître comme avec un ami. Le maître se laissait facilement aborder, et c'est lui qui était le recours dans le chagrin ou l'embarras.

Un petit fait donnera la note de ces relations et des ces coutumes lointaines.

Un jour, une jeune négresse qui avait pour mon père une grande et respectueuse admiration, l'aborda et d'un air suppliant:

"Master Charlie, moi avoir grande chose à vous demander! . . ."

"Eh quoi donc, Dora! Faut-il que je demande pour toi au Maître à la fête prochaine un beau foulard vert ou un collier de grosses perles? . . ."

"Oh, Master Charlie! Vous riez de moi! Tout cela, pas grande chose. Ecoutez: on a dit vous bientôt partir pour France. Vous très bon, et moi vouloir aller servir votre femme et soigner petits enfants. Cela grande chose! Si vous demander, maître dira oui, et Dora sera très heureuse!"

Mon père essaya de faire comprendre à Dora que la France était loin, et qu'il ne pouvait l'éloigner ainsi de sa famille. Dora ne comprit pas, et fut très triste.

L'esclavage ne se présentait généralement pas dans la plantation sous l'aspect rébarbatif que nos esprits lui prêtent. Mais il y avait dans l'institution elle-même, dans l'annulation de la liberté humaine, un principe de mort qui au jour venu, sema la ruine et le malheur. Elle avait d'ailleurs d'odieuses corollaires, et couvrait d'impunité, que dis-je de légalité, d'odieuses coutumes.

"C'était aujourd'hui vente d'esclaves," écrivait mon père à ma mère de la Nouvelle-Orléans en 1859. "De grandes affiches s'étaient à la porte des salles de vente. D'ordinaire, je détourne les yeux de ces lieux maudits. Aujourd'hui, accompagnant un ami, je suis entré... en curieux... Que te dirais-je!... j'en suis sorti indigné, écoeuré! Je ne puis taire ma réprobation et mon ami tenta une excuse. Mais d'ordinaire, l'esclavage est un sujet que je n'aborde pas: la discussion serait inutile. En ce moment surtout où l'opinion est terriblement surréxaltée, je perdrait des amis et ne convertirais personne: l'habitude et l'intérêt mettent un bandeau sur les yeux des meilleurs. D'ailleurs, on connaît mes idées, et l'on se tait devant moi. Mais je crois que sous peu, les événements viendront donner une terrible leçon à ceux qui héritiers des erreurs d'un autre temps veulent fermer les yeux aux devoirs et aux nécessités qu'imposent à l'heure actuelle une civilisation plus humaine."

En attendant que les faits donnassent raison à ce clairvoyant ami de l'Amérique, il fit, durant ce second voyage, d'agréables séjours dans les familles de ces descendants des Français qui le réclamaient à tour de rôle et l'accueillaient en compatriote. La fièvre jaune s'étant déclaré à la Nouvelle-Orléans, il dut prolonger son séjour chez ses amis les planteurs dans leurs maisons hospitalières, à la vie large et patriarcale, toute proche de la grande nature.

Que de chasses intéressantes sur les rives marécageuses du Mississipi, où les fines aigrettes et les flamands roses, parmi des nichées d'oiseaux aquatiques, offraient au fusil du chasseur passionné qu'était mon père, une cible étincelante.

A Suivre

PROBLEME

Rose—Un homme vient au monde en Russie, il vit en Pologne et il meurt en Serbie. Qu'est-ce qu'il est?
Albert—Un cadavre.

LES DEUX "GOSSES"

Le bon vieux, chaque jour, promène
L'enfant de ses petits-enfants.
Le mioche a quinze mois, à peine;
L'ancêtre au moins quatre-vingts ans.

Voyez-les trotter en silence:
N'ont-ils pas même âge tous deux?
Le bon vieux retombe en enfance
Et l'enfant semble un petit vieux.

Ils ont des allures falotes
D'attendrissants petits magots:
Si bébé n'a que cinq quenottes,
Le vieux n'a plus que trois chicots;

Aucune toison ne décore
Leurs crânes branlants et chenus:
L'un n'a pas de cheveux encore
Alors que l'autre n'en a plus;

Parfois, l'un fume et l'autre tette
Son "caporal" ou son "nestlé."
L'un semble têter sa pipette,
L'autre fumer son narguilé.

Puis,—gratis,—il se peut qu'on aille
A Guignol (tout au fond, debout),
Où, quand l'enfant, comme un vieux
bâille,
Le vieux rit comme un petit fou;

Et l'on revient, l'un traînant l'autre,
Grondés si l'on a du retard,
Que, craintif, le vieux—bon apôtre—
Met sur le compte du moutard.

Enfin, souls de leur promenade,
Devant la famille au complet,
Le vieux s'endort sur sa panade
Et bébé sur sa soupe au lait..

..Si bien qu'en les couchant, la mère
Les confond dans le soir tombé
Et dit: "Mon gosse" à son grand-père
En même temps qu'à son bébé!

THEODORE BOTREL.

LE PAPIILLON

Je suis le papillon, je porte sur mes ailes
Un pastel délicat qu'un souffle enlève-
rait.

Si vous m'aimez un peu, mes belles de-
moiselles,
Ecoutez mon secret:

Je reviendrai souvent danser sur vos
pelouses,
Et réjouir vos yeux par mes belles cou-
leurs...
Si vous m'aimez un peu, ne soyez pas
jalouses
Des autres fleurs, des fleurs.

Le frisson de mon aile ira sur votre
bouche
Courir et se poser comme un baiser
d'amant...
Mais je suis papillon, n'aimant pas qu'on
me touche,
Fidèle librement.

Si vous voulez me voir un peu de temps
encore,
N'étendez pas vers moi votre filet
soyeux:
Un papillon captif vite se décolore,
Triste au cœur, triste aux yeux.

Pourtant, si vous voulez, je peux, tant
je vous aime,
Perdre en vos mains mes feux et mon
éclat d'un jour,
Et dans vos doigts déçus m'abandonnant
moi-même
Mourir de votre amour.

—JEAN AICARD.

LES RECOLTES

D'après les calculs de l'Institut international d'agriculture de Rome, la France a produit cette année 322,000,000 de boisseaux de blé, contre 230,000,000 en 1920 et 194,000,000 pour les quatre années précédentes. Le rendement de 1921 égalant ceux d'avant-guerre, on ne peut qu'éprouver de l'admiration pour le peuple français, qui, avec moins de bras et moins de terre à sa disposition, a réussi cependant à obtenir une production agricole normale. La France ne s'arrête pas sur le chemin de la reconstruction économique.

La population de Londres est aujourd'hui cinquante fois plus dense que sous le règne de Jacques I^{er}, mort en 1621.